Amir BIGLARI (éd.), *Regards croisés sur le langage. Entretiens avec N. Chomsky, A. Culioli, M. Halle, B. Pottier, A. Rey, J. Searle, H. Walter*

Paris, Éd. Classiques Garnier, coll. Domaines linguistiques, 2018,
180 pages

Jacques-Philippe Saint-Gérard

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/questionsdecommunication/22888>

DOI : [10.4000/questionsdecommunication.22888](https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.22888)

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 15 novembre 2020

Pagination : 438-441

ISBN : 978-2-8143-0586-1

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Jacques-Philippe Saint-Gérard, « Amir BIGLARI (éd.), *Regards croisés sur le langage. Entretiens avec N. Chomsky, A. Culioli, M. Halle, B. Pottier, A. Rey, J. Searle, H. Walter* », *Questions de communication* [En ligne], 37 | 2020, mis en ligne le 15 novembre 2020, consulté le 14 juin 2022. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/22888> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.22888>

genre bref qui, apparaissant surtout sur des panneaux urbains et des écriteaux et beaucoup plus rarement à l'oral, sont conçus précisément pour exprimer une relation subjective. C'est bien le cas des énoncés en « *merci de* », « terme d'adresse et expression performative » (p. 75). Évoquant, dans les temps anciens, « une relation entre deux individus liés par un échange d'ordre économique ou marchand », le terme *merci* signifiait en français médiéval la *grâce*, la *pitié*, la *faveur*, « en particulier celle que l'on accordait à quelqu'un en l'épargnant » (p. 75-76). *Crier/l'implorer la merci* (du seigneur) servait à exprimer un acte de demande, la demande qu'un individu subalterne adressait à un être de rang supérieur, qui répondait, s'il le souhaitait, par un acte en faveur du demandeur. Aujourd'hui, de nouveaux rapports intersubjectifs trouvent leur expression dans certains énoncés brefs en *merci de*, car l'énonciateur du remerciement se situe en réalité dans une position supérieure : de la demande on passe à l'injonction (*merci de faire la chambre*, p. 86), alors que *merci d'être venu* (p. 84) exprime le remerciement et *merci pour la réponse* (*ibid.*) est ambigu.

Enfin, nous ajouterons que, dans la culture discursive japonaise, l'identification de l'émetteur joue un rôle capital dans le choix de l'une ou l'autre des trois constructions par lesquelles le japonais exprime un autre type d'injonction : l'interdiction. Nous ne nous attardons pas sur la question car les différences entre les langues japonaise et française sont trop nombreuses et grandes pour qu'on puisse décrire ici l'ensemble des particularités grammaticales qui séparent les énoncés rédigés respectivement en japonais et en français. Néanmoins, cette identification de l'émetteur s'opère grâce à la présence d'une signature au bas du message écrit placé dans l'espace public ou privé (s'il est collé au mur ou sur une vitrine), au rapport hiérarchique absolu ou relatif entre l'énonciateur-source et le récepteur, à la co-présence ou à la pseudo-co-présence des deux dans la situation d'énonciation.

Les 11 chapitres du volume offrent au lecteur bien des informations sur ce qui distingue les genres brefs analysés ; il reste néanmoins qu'une définition plus fournie, en introduction du volume, aurait permis à ce même lecteur de mieux saisir les caractéristiques communes de toutes ces productions discursives réunies sous le nom de « genre bref ».

Alexandra Cuniță

Université de Bucarest, CLCC, R-010017 Bucarest,

Roumanie

sanda.cunita[at]gmail.com

Amir BIGLARI (éd.), *Regards croisés sur le langage. Entretiens avec N. Chomsky, A. Culioli, M. Halle, B. Pottier, A. Rey, J. Searle, H. Walter*

Paris, Éd. Classiques Garnier, coll. Domaines linguistiques, 2018, 180 pages

Dans la lignée de ses *Entretiens sémiotiques* (Limoges, Lambert-Lucas, 2014), Amir Biglari propose ici la publication de sept entretiens réalisés entre 2013 et 2016 avec des personnalités d'obédiences variées mais qui ont toutes contribué, à un titre ou à un autre, à modeler le paysage de la recherche en linguistique. Ces témoignages sont d'autant plus intéressants que certaines de ces voix se sont aujourd'hui tuées (Morris Halle et Antoine Culioli) et que tous les auteurs ont répondu avec précision et vigueur aux questions d'un enquêteur qui a su spécifier pour chacun les points cardinaux de leur réflexion et de leurs recherches. Par exemple, Noam Chomsky (p. 15-36) développe l'idée selon laquelle le langage pose le problème central de « comprendre quelle est la nature de ce système humain fondamental, qui est certainement au cœur de nos vies sociale et créative » (p. 16) et reconnaît que, donnant à son travail les limites de la phrase, il faut recourir à « des systèmes plus larges » (p. 18) pour rendre compte de l'utilisation des langues dans les situations de la vie réelle, arguant du fait qu'il faut d'abord savoir « comment les langues fonctionnent, quelle est la nature interne du langage » (*ibid.*) avant de pouvoir interpréter la manière dont elles sont utilisées dans les situations sociales. L'insistance sur l'aspect biologique de la faculté de langage (p. 21) justifie la recherche concernant l'acquisition et l'utilisation de ce système interne. On ne s'étonnera pas de voir la sémantique n'être qu'une « partie très large de la syntaxe formelle, qui porte sur des sujets tels que l'inférence, la présupposition, la référence, la manière dont vous utilisez certains mots pour renvoyer aux autres choses, etc. » (p. 24). Ce qui pose évidemment problème pour tout sémiologue et sémioticien. Mais on comprend plus facilement alors pourquoi « les sciences cognitives modernes, au cours de ces soixante dernières années, se sont développées en grande partie sur la base de l'étude du langage et des modèles des langues » (p. 28), sous-entendu : de la grammaire générative... La dernière partie de l'entretien est consacrée aux prises de position politiques et idéologiques de N. Chomsky et à la conception qu'il défend en tant qu'intellectuel « d'aider les gens à se convaincre eux-mêmes » (p. 32), mais on se demandera naturellement de quoi ? !

Ensuite, l'entretien avec A. Culioli (p. 37-48), décédé en 2018, recentre le propos sur le rapport de la

linguistique en tant que telle aux diverses sciences relevant de l'étude du langage. Après le doute jeté sur l'intérêt et la justesse de l'expression *sciences du langage*, ce « fourre-tout » (p. 41), surgit immédiatement une opposition sensible à l'hypothèse sur laquelle se fondent les thèses de la grammaire générative : « Quand vous avez quelqu'un comme Noam Chomsky qui a dit qu'il voulait faire une grammaire universelle, c'était du point de vue épistémologique monstrueux : on ne peut pas avoir de grammaire universelle. On peut chercher des invariants et des opérations d'un certain genre, mais dire qu'on va faire du cognitivisme avec une grammaire universelle, cela n'a pas de sens » (p. 39-40). À partir d'éléments très concrets : *sans doute/sans aucun doute, peu/un peu, douter/redouter*, A. Culioli montre que, pour lui, « théoriser c'est pratiquer » (p. 44), et que « l'énonciation en tant qu'activité signifiante se définit comme représentation, régulation intersubjective, et référenciation » (p. 45), ce qui ouvre à la stylistique le champ de l'au-delà de l'énoncé. L'entretien se termine sur des remarques concernant quelques linguistes : Ferdinand de Saussure, Gustave Guillaume, Louis Hjelmslev, Roman Jakobson, Émile Benveniste, Roland Barthes, Algirdas Julien Greimas.

M. Halle (également décédé en 2018) est considéré comme le fondateur de la phonologie générative ; la brièveté de l'entretien qui lui est consacré (p. 49-55) reflète en quelque sorte la simplicité apparente de sa démarche. Le but d'une grammaire étant de rendre compte des connaissances qui permettent aux locuteurs de produire des énoncés bien formés, la morphologie se voit « impliquée à la fois dans la syntaxe et dans la phonologie » (p. 49) en raison de ce que, « dans la mémoire, les morphèmes sont représentés comme des séquences de combinaisons de traits distinctifs (les phonèmes) qui constituent les instructions élémentaires d'actions phonétiques » (*ibid.*) nécessaires à la réalisation de séquences syntaxiques interprétables. On retiendra aussi de cet entretien le très sévère jugement porté sur la sociolinguistique : « Ce qui de nos jours se publie sous le nom de sociolinguistique est pour une bonne part une collecte non systématique d'observations plutôt qu'une science à proprement parler. Les études sociolinguistiques doivent partir des résultats de la phonologie » (p. 53)... Le parcours scientifique de M. Halle (p. 54) souligne enfin son immense dette à l'égard des travaux de R. Jakobson, ce qui explique l'importance qu'il a accordé aux études de métrique, malheureusement non explicitement mentionnées dans cet entretien.

La rencontre avec Bernard Pottier (p. 57-79) permet de balayer un champ d'intérêts beaucoup plus vastes et de mieux comprendre ce que la linguistique peut apporter à l'humanité puisque « être linguiste signifie se préoccuper du langage et de ce que les humains en font, c'est-à-dire à des fins de communication, d'expression » (p. 57) : définition dans laquelle, de manière lumineuse, le statif « être » est immédiatement corrélié à la dimension du sens médiatisé par les signes : « *signifie* ». L'entretien est divisé en trois sections : la linguistique générale (p. 57-64), ses travaux personnels (p. 64-71) et son parcours et ses souvenirs (p. 71-79). D'emblée, apparaît pour B. Pottier la nécessité que le linguiste soit un sémioticien, « forcément. Sinon, il serait réduit à être un morphologue, un syntacticien, un phonéticien. Cela est très bien : il faut avoir une formation minimale dans ces domaines, mais à un moment donné il faut se dire que le message que je vous transmets à présent est le résultat de tout un ensemble d'opérations cumulatives » (p. 58). Mais un sémioticien qui n'envisage aucun impérialisme disciplinaire serait la négation d'une véritable scientificité : « Je crois qu'il y a un rapport d'interpénétration entre les sciences et il n'y en a pas une qui domine tout » (p. 59). Et un sémioticien conscient du piège incessant que tendent les mots : « On ne peut pas tout le temps dire des mots avec d'autres mots » (p. 60), d'où le recours à des formes de représentation visualisées (*ibid.*) qui rapprochent l'abstraction explicatives des formes mathématiques. Et la réserve portée à l'endroit du « désir d'explicitation à outrance » (*ibid.*) dont font preuve les esprits littéraires. Par ailleurs, la prolifération de la littérature scientifique dans le domaine de la linguistique rend difficile, à juste titre pour B. Pottier, le surgissement d'une idée « de génie » (p. 61) : « Est-ce que l'on peut faire une étude sur le subjonctif en français, est-ce que cela a encore du sens ? Non, sauf si cette recherche entraîne une prise de position sur l'ensemble de la conception du système verbal, ce qui n'est pas à la portée de tout le monde » (*ibid.*). La neurologie et la logique, sciences appliquées sans modération ni accommodation aux faits linguistiques, suscitent également de sérieuses réserves de la part du linguiste en raison des « multiples périphéries variables » (p. 62) qui entourent le « centre de compréhension stable » (*ibid.*) des énoncés. À cet égard, le recours aux corpus informatisés – sous réserve de poser les bonnes questions – permet souvent d'obtenir des réponses remarquables. De manière plus personnelle, au regard de ses propres travaux, B. Pottier revient sur le couple espace/temps qui constitue pour lui l'un des fondements de la réflexion linguistique et revendique la possibilité d'inscrire la grammaire et le lexique des langues dans un « modèle cinétique et dynamique d'ensemble » (p. 66) par où l'on reconnaît la prégnance de la pensée de G. Guillaume à côté de celle des modèles logico-

mathématiques, plus particulièrement géométriques : « Les aires spatiale, temporelle, notionnelle et modale, sont [...] de la sémantique en mouvement » (p. 68). Évoquant ensuite les relations personnelles qu'il a pu développer, B. Pottier revient sur G. Guillaume, mais y ajoute les noms de Robert-Léon Wagner, Eugen Coseriu, Robert Heger, René Thom, R. Jakobson, André Martinet, A. J. Greimas, É. Benveniste, et conclut sur la nécessité de privilégier une vision large des phénomènes langagiers qui se présentent toujours comme un tout supérieur à l'ensemble des domaines qui le constituent : « Le linguiste a pour vocation de s'ouvrir à de nombreux domaines des sciences humaines et des sciences sociales : psychologie, philosophie, anthropologie, sociologie, histoire. Il doit être curieux et avoir l'esprit ouvert vers l'abstraction » (p. 79). Il ne saurait y avoir meilleure manière de définir le sémioticien qu'est tout linguiste.

Aussi divisé en trois sections, l'entretien avec le lexicographe Alain Rey (p. 81-107) est l'occasion de faire apparaître d'autres perspectives. Parmi elles, certaines sont comparables : « Le linguiste [...] est quelqu'un qui finalement parcourt un espace remarquablement bien balisé mais qui reste fermé, alors que l'objectif d'un linguiste, dans le sens où je l'entends, est au contraire de créer un espace ouvert, évolutif et d'essayer de comprendre ce qui se passe tant dans les aspects positifs que négatifs » (p. 85). Et certaines sont différentes, ne serait-ce que dans la distinction de ce qui, dans les langues, est de l'ordre du régulier ou de l'aléatoire : « Pour moi, la distinction entre *règles* et *listes* est fondamentale. Il y a un univers gouverné par des règles, c'est celui de la phonologie et celui de la syntaxe. Et il y a un autre univers gouverné par des listes auxquelles on n'arrive pas toujours à donner un aspect régulier » (p. 91). Abordant son travail de lexicographe, A. Rey définit le dictionnaire comme « le condensé de la représentation de l'imaginaire culturel le plus général » (p. 94) et légitime à ce titre qu'il soit « partiel et partiel » (p. 95). Interrogé sur les rapports entre lexicologie et lexicographie, il soutient la thèse selon laquelle la première – à l'exception de son extension dialectologique – est entièrement dépendante de la seconde, qui lui fournit ses matériaux (p. 97), et conclut cette partie de l'entretien en émettant des doutes au sujet des dictionnaires électroniques qui privilégient « la réponse à des questions précises » (p. 100) au détriment de la finesse de l'analyse et de l'interprétation. Le lecteur pourra confronter cette remarque avec ce que Robert Martin écrivait en 2001 dans *Sémantique et Automate* (Paris, Presses universitaires de France). Dans la section « Parcours et souvenirs », Alain Rey évoque enfin les rapports

qu'il a entretenus avec Paul Robert, Marcel Cohen, Julia Kristeva, Tzvetan Todorov, Josette Rey, sa première épouse, Danièle Morvan, R. Jakobson, A. Martinet, C. Merleau-Ponty R.-L. Wagner, Bernard Quemada et Pierre Guiraud. Une façon de parcourir plus d'un demi-siècle de recherches françaises.

Avec John Searle (p. 109-124), c'est un tout autre aspect du développement de la recherche linguistique qui est abordé : celui des rapports entre cette dernière et la philosophie du langage. Et le moins qu'on puisse dire est que les positions de J. Searle sont, à cet égard, particulièrement tranchées. Ainsi, « l'utilisation de la linguistique pour les chercheurs qui s'occupent de philosophie du langage est qu'elle est une bonne source d'exemples » (p. 109), ce qui réduit évidemment la linguistique à un statut ancillaire : la sémantique, par exemple, qui relève des deux domaines n'est pas envisagée de la même manière par le philosophe qui « s'intéresse à la nature générale du sens tel qu'il s'applique à toute langue, tandis que les linguistes tendent à s'occuper de la façon dont les significations sont encodées dans des langues spécifiques » (p. 110)... De même la sémiotique est-elle biffée d'un virulent « je n'ai jamais pu me représenter exactement ce qu'elle est » (*ibid.*). Quant à la logique, elle est « ce qui est arrivé de pire, ces dernières années, en philosophie du langage, [...] les gens croient que la modélisation des langues dans les systèmes de logique formelle nous fournit une solution aux problèmes philosophiques. En général, ce n'est pas le cas » (p. 111). J. Searle justifie ici son jugement par l'éloignement « de la réalité psychologique de l'utilisation des langues » (*ibid.*) qu'imposent les modalisations logiques. De son point de vue, puisque les actes de langage créent la réalité sociale, il serait important que les philosophes du langage abordent les « enjeux sociaux majeurs » (p. 115), mais il constate que ce n'est malheureusement pas le cas. Considérant la rhétorique comme « une branche de la pragmatique » (p. 117), il revient sur la distinction entre le sens littéral d'une phrase « et ce que le locuteur veut dire quand il énonce la phrase » (*ibid.*), qui constitue le fondement de l'analyse des cinq actes universels de langage : les *assertifs*, les *directifs*, les *promissifs*, les *expressifs* et les *déclaratifs*. Interrogé enfin sur ce que représente Jacques Derrida pour lui, J. Searle répond sèchement : « Derrida n'a pas de conception cohérente du langage. [...] Il a eu très peu ou pas d'influence du tout parmi les philosophes analytiques, et je suis étonné de voir qu'il exerçait une influence sur les théoriciens de la littérature. Il n'avait aucune idée de la philosophie du langage de Wittgenstein ou d'Austin. Ses travaux étaient démodés aussi bien en philosophie qu'en

linguistique. Sa conception du philosophe traitant du langage se référerait à Husserl, et sa conception du linguiste à Saussure. Il n'avait rien d'intéressant à dire sur Frege, Russell, Wittgenstein ou Chomsky » (p. 123). Quelle que soit la valeur de vérité de ces avis, on ne saurait leur dénier la qualité d'exposer avec franchise certains points d'achoppement de la recherche en linguistique et sémiotique.

Le dernier entretien du volume est consacré à Henriette Walter (p. 124-32). Le lecteur ne s'étonnera pas de constater que l'essentiel du propos touche la phonologie, la manière dont elle s'est constituée, celle dont elle est enseignée, la part qui est aujourd'hui la sienne dans la recherche linguistique. En fonctionnaliste, disciple d'A. Martinet, H. Walter rappelle enfin quelle a été l'influence de ce dernier auprès des jeunes linguistes des années 1960, devenus vieux aujourd'hui, et qui ont vu leur discipline vivement transformée par les apports du générativisme et du cognitivisme.

Comme on l'aura constaté, les personnalités rencontrées par A. Biglari développent sur le langage des approches différentes, souvent défendues avec un grand engagement. Mais la diversité de ces approches ne fait que souligner la richesse et la complexité des modèles explicatifs que les linguistes proposent pour l'aptitude de l'homme à user de langages variés. Les entretiens avec N. Chomsky, M. Halle et J. Searle ayant été réalisés en américain, A. Biglari a eu la juste idée de fournir leur version originale en annexe de son volume. Il est juste de recommander vivement cet ouvrage à l'attention des jeunes apprentis linguistes d'aujourd'hui, mais aussi du public plus vaste des sciences humaines et sociales en général.

Jacques-Philippe Saint-Gerand

Université de Limoges, CeReS, F-87000 Limoges, France
jacques-philippe.saint-gerand[at]unilim.fr

Amir BIGLARI (dir.) et Nathalie ROELENS (collab.),
La Sémiotique en interface
Paris, Éditions Kimé, coll. Sémiotique, 2018, 672 p.

Le développement depuis un demi-siècle des travaux se réclamant de la sémiotique pose inmanquablement la question de la manière dont cette approche traverse l'ensemble des champs de la connaissance et les met en perspective. L'ouvrage dirigé par Amir Biglari avec la collaboration de Nathalie Roelens s'attache à y répondre. Pour cela, après une substantielle introduction d'A. Biglari (p. 7-14) qui dégage avec une grande clarté les apports différents des traditions peircienne et greimassienne à l'étude des mécanismes

de la signification, le volume définit quatre secteurs scientifiques ayant bénéficié des apports d'approches sémiotiques : les *sciences humaines et sociales générales* (p. 17-179), les *sciences humaines et sociales spécialisées* (p. 183-321), les *sciences des langages et des arts* (p. 325-492) et les *sciences exactes et naturelles* (p. 495-670). Ce balisage permet d'embrasser la totalité des champs de recherche sur lesquels la sémiotique a porté son éclairage particulier. Dans sa très utile introduction, A. Biglari souligne avec acuité que l'apport essentiel de la sémiotique « aux autres domaines, c'est de leur permettre de *penser la signification*, d'analyser celle-ci en dehors des logiques classiques de causes et de conséquences. La sémiotique tente "d'explorer ce qui reste pour les autres un postulat" (Klinkenberg, ici), d'examiner *comment* les phénomènes signifient (plutôt que de s'intéresser à ce qu'ils signifient) » (p. 9). Nombre de recherches ont éclairé ce problème, notamment en France, depuis plus d'un demi-siècle. En conséquence, on ne s'étonnera pas de retrouver en abondance, dans ces chapitres et leurs bibliographies, les noms des chercheurs ayant le plus fortement marqué cette discipline de leur empreinte pour avoir tenté de percer les mystères des processus de signification dans des domaines aussi divers que la littérature, la sociologie, la médecine, la musique, le droit, l'esthétique... Nous ne commenterons pas en détail chacune des 28 contributions que renferme ce volume, lesquelles, pour chaque secteur impliquant une perspective d'analyse sémiotique, constituent comme un état de l'art, accompagné d'une sérieuse réflexion épistémologique. Au lieu de la diversité de secteurs de pratiques scientifiques convoqués, mieux vaut brièvement tenter de résumer et mettre en évidence la richesse de l'apport de la sémiotique à toutes ces disciplines. Dans le secteur des sciences humaines et sociales, l'accent est généralement porté par les auteurs sur l'aspect méta-épistémique de la sémiotique, qui permet à celle-ci de justifier son lien profond avec la philosophie, quoique toutes deux souffrent de « contours incertains » comme le note Jean-François Bordron (p. 32). Plus particulièrement dans le domaine de l'anthropologie (p. 49), la sémiotique permet d'ouvrir une intéressante fenêtre de réflexion sur la dimension éthique et la compréhension du sens de l'action. La sociologie, pour sa part, comme le note Jean-Marie Klinkenberg, bénéficie de ce que la sémiotique lui démontre que « toutes les données dont elle se sert sont d'emblée des objets signifiants » (p. 93), de sorte qu'elle incite « le citoyen à faire une lecture décalée et donc libératrice de l'univers dans lequel il se meut » (*ibid.*). Lorsque Jacques Fontanille aborde les *cultural studies*, dans le prolongement des travaux du Center for Cultural Studies de Birmingham,